

Horace Van Offel, l'équilibriste inconséquent *Le Carnet et les Instants* (2026)

« *Sait-on jamais vraiment qui nous sommes ?* » Ce n'est pas spoiler la conclusion du texte qu'Olivier Smolders consacre à son grand-père maternel **Horace Van Offel**, que d'en dévoiler l'excipit. Car nous savions d'emblée que le destin de ce personnage se concluait sur un quai de gare allemande, le 6 octobre 1944, quand une méningite virulente l'y foudroyait. Mort avant d'avoir été amené à comparaître devant un tribunal, cet écrivain compromis dans la collaboration de plume laisse derrière lui une œuvre ample, marquée par un certain talent pour la narration (brève) et la formule percutante, par un regard acéré et un humour féroce aussi, qui peuvent encore être goûté quand ils ne reposent pas sur l'ignominie des stéréotypes ; mais une œuvre au demeurant problématique, dont les qualités et les originalités seront occultées par le purgatoire où la plongeront les engagements de son auteur. La tombe fermée de Horace Van Offel se trouve donc singulièrement doublée d'une forme de béance.

L'ouvrage qui découle de la quête mémorielle censée combler ce vide est désarmant de sincérité. Olivier Smolders y confie ses doutes, ses ignorances, ses difficultés à rassembler les témoignages et les faits sur un parcours si peu documenté par l'historiographie de Nos Lettres. Sa recherche s'avère un parcours du combattant, d'abord quand il s'agit d'interpréter les silences et les non-dits des parents proches, embarrassés par le remuement de ce passé sombre. Puis aussi quand les blocages se font plus pratiques, à l'exemple de cette panne d'ascenseur au Palais de justice qui rendra inaccessibles les archives pendant de longs mois. Olivier Smolders s'est accroché. À travers la lecture fine des œuvres publiées par Van Offel chez de grands éditeurs parisiens dès le début des années 1920, ou encore de documents personnels inédits comme cet instructif journal d'avant-guerre (la deuxième) ou des correspondances, le petit-fils restitue un portrait de l'esprit qui animait cet anarchiste de droite avant la lettre, qui « *détestai[t] tout ce qui sortait du rang mais [qui était] incapable de marcher au pas* ».

La trajectoire de Van Offel est symptomatique des parcours qui enjambent plusieurs époques de la littérature belge d'expression française. Ses dates et lieu de naissance, en 1876 à Anvers, lui font connaître jusqu'au seuil des premières conflations une sorte d'âge d'or de la « Belgique littéraire », auquel succède celui de la difficulté identitaire à être un écrivain dans un pays où les divisions communautaires et culturelles commencent à se faire sentir et où l'on n'existe plus vraiment qu'à Paris. C'est d'ailleurs là que Van Offel deviendra « *romancier par nécessité* », avec des œuvres teintées de pré-populisme (au sens où il s'attache à la peinture du bas peuple) à l'exemple de l'émouvant *Le tatouage bleu* (1917), ou encore des romans satiriques, comme *La terreur fauve* en 1922.

Plume farouchement libre, Van Offel rue dans les brancards en parlant de celles et ceux dont on préférerait taire l'existence, comme les prostituées qui hantent les bas-fonds, ou en dénonçant un climat politique général annonciateur selon lui de toutes les décadences – quitte à verser dans la xénophobie. Mais l'indépendance a un prix. Si le créateur aimerait plutôt écrire des fables qui restent dans l'histoire plutôt que des gros livres à jaunissement rapide, le père de famille nombreuse entre dans un engrenage de production qui ne peut qu'être dommageable à l'idéal qu'il se fait de l'art. « *Tu serrais les dents en mangeant de la vache*

enragée. Mais l'enragé c'était toi » assène Smolders à son turbulent aïeul. Quand la rancœur personnelle aura trouvé un écho dans les discours du temps, et des responsables à désigner, et des corruptions à dénoncer, la dérive idéologique pourra s'enclencher.

Smolders met alors en lumière les éléments qui expliquent, sans jamais les justifier ni leur chercher d'excuse, les étapes qui amèneront l'académicien belge Van Offel au poste de rédacteur en chef du *Soir* « volé », et l'ancien Chevalier de l'Ordre de Léopold au grade de *SS-Untersturmführer* (sous-lieutenant)...

En filigrane du visage de Van Offel, offrant souvent un air hautain et distant, c'est celui de sa fille, la maman d'Olivier Smolders, qui apparaît. Femme-courage, femme marquée, qui connut le douloureux sort réservé aux « enfants de », l'humiliation, la prison. Ne fût-ce que pour cet hommage poignant, on comprend que, oui, le portrait du traître était nécessaire, oui, il peut plus que jamais servir de leçon.

Frédéric Saenen

Olivier Smolders : Liberté et résistance : leçons d'une histoire belge (Horace Van Offel. Histoire d'une trahison). Collatéral.media (2026)

Le nom d'Horace Van Offel (1876-1944) ne dit pas grand-chose au public français. Même en Belgique, il a été vite oublié, malgré son rôle dans un épisode capital de l'histoire politique et culturelle du pays. En 1940, pendant quatre mois, Van Offel fut en effet le rédacteur en chef du journal *Le Soir*, dit « *Le Soir volé* », organe de presse choisi par les Allemands comme outil de propagande de l'idéologie nazie (il n'y avait pas en Belgique d'équivalent de la *NRF*). Rapidement démis de ses fonctions, non par désobéissance à la ligne de l'Occupant mais suite aux manœuvres d'un autre journaliste qui avait fait tomber le protecteur de Van Offel, ce dernier restera au service littéraire du journal, avant de s'enfuir en Allemagne à la fin de la guerre, laissant à Bruxelles sa compagne et leurs six enfants – dont la mère de l'auteur, alors âgée de dix-neuf ans ; elle accompagnera sa mère à la recherche d'un homme dont elles ne trouveront que la tombe.

L'existence de Van Offel, fidèlement retracée par ce texte qui a l'élégance d'un style clair et concis, fut hors du commun. Enfant de la bourgeoisie anversoise mais rêvant très vite d'une carrière littéraire, il s'engage volontairement (à 15 ans !) dans l'armée belge, expérience dont il tirera quelques années plus tard des romans antimilitaristes, dénonçant la maltraitance des soldats d'origine modeste et la violence inouïe de la vie de caserne, tout en abordant déjà un thème aussi tabou que l'homosexualité. Il tente ensuite de se faire une place d'auteur à Paris, de manière temporaire avant la Grande Guerre, puis plus durablement entre 1916 et 1934. Il y mène une existence de forçat littéraire, notamment comme nègre de Willy, signant à tout bout de champ des contrats qui l'obligent à multiplier les publications bâclées, vivant une vie de bohème et de misère noire, très sensible aux malheurs des femmes dans les quartiers populaires de Paris et rendue plus pénible encore par une situation familiale très complexe : une première épouse ayant toujours refusé de divorcer, l'enfant d'une longue liaison avec une prostituée qu'il élevait avec beaucoup d'amour après la mort de sa maîtresse, un grand nombre d'enfants avec sa nouvelle compagne, riche héritière belge rejetée et déshéritée par sa famille au moment où elle décidait de suivre Van Offel à Paris. Son retour forcé en Belgique,

en raison de problèmes économiques insurmontables, puis le succès de certains de ses ouvrages, dont un recueil de contes (son genre favori) luxueusement illustrés par de grands artistes belges de l'époque, le font élire en 1936 à l'Académie belge, dont il se fera officiellement exclure après sa fuite en Allemagne pour intelligence avec l'ennemi. Nées dès 1914, les prises de position réactionnaires de Van Offel, qui ne l'empêchaient pas de fréquenter à Paris, avec beaucoup de naturel et de sympathie, certains milieux et cercles bohémiens, se font de plus en plus virulentes à son retour en Belgique. Des voyages en Allemagne, l'admiration des réalisations hitlériennes, la fascination de l'esthétique nazie le transforment en un des grands thuriféraires du fascisme, engagement que couronnera l'invitation à diriger *Le Soir* volé, où il signera pendant quelque temps de violents éditoriaux antisémites et prohitlériens.

Un homme, une vie, une histoire largement oubliés, que le récit de son petit-fils Olivier Smolders, cinéaste et écrivain, permet aujourd'hui de redécouvrir et de lire dans une perspective inédite. Cette « histoire d'une trahison » n'a nullement pour objectif d'expliquer, encore moins de justifier les idées, les choix, l'action de Van Offel. Le texte est tout à fait clair sur ce point, la phrase finale du livre : « Sait-on jamais qui nous sommes ? » étant tout sauf un alibi pour excuser les idées et le comportement du grand-père. La question est autre et elle perce dès l'ouverture du volume : « À ma mère », dédicace qui situe le témoignage et plus encore le silence familial au cœur du récit. En dépit des innombrables difficultés causées par la personnalité, les convictions et les erreurs professionnelles et politiques de Van Offel, tant de son vivant qu'après sa mort, au moment de l'Épuration et bien au-delà, la mère de l'auteur n'a jamais renié son père et s'est toujours opposée à ce que son fils parle ouvertement de la vie de son grand-père. Ce n'est qu'après le décès de ses propres parents qu'Olivier Smolders a pu se décider à écrire le livre que le respect filial lui interdisait d'entamer. En ce sens, la trahison n'est pas seulement le fait de celui qui a trahi son pays en se mettant au service de l'Occupant, il désigne aussi le geste de celui qui brise l'obéissance à la mère et à sa demande de ne jamais mentionner le secret de la famille.

Le secret en question est plus vaste que celui du seul personnage d'Horace Van Offel. L'enquête d'Olivier Smolders touche à d'autres dimensions : celle de la famille d'abord, plus concrètement celle de la transmission de la mémoire, lacunaire, déficiente, contradictoire, partielle en même temps que partielle ; celle ensuite de la position de l'auteur, qui s'interdit les facilités des dérives fictionnelles ou autofictionnelles. Smolders décrit avec précision les apports de différents témoins, ce qui l'aide à rectifier sur bien des points la transmission familiale, mais il s'interdit toute tentative de reconstruction quand les éléments biographiques restent flous ou incomplets. Son rapport est un exemple de sobriété et de réserve. Aussi la clause déjà citée s'applique-t-elle davantage à l'auteur qu'à Van Offel lui-même, le mystère étant non moins du côté du portraiturant que du côté du portraituré.

Livre de mémoire, livre d'histoire, livre de famille, mais avant tout grand livre, tout de retenue et de justesse, rétif aux grands mots et différent du ton habituel de bien des textes qui se penchent sur les secrets de famille dans un esprit de vengeance ou de revanche. La condamnation politique de Van Offel est franche et nette. La modestie de l'auteur ne l'est pas moins, qui ne cherche à aucun moment à réduire les contradictions du passé ni les embarras de jugement du présent.

Jan Baetens

**« Histoire d'une trahison, Horace Van Offel », récit biographique par Olivier Smolders
In « L'ivresse des livres » (2026)**

Voici un ouvrage qui offre plusieurs niveaux de lecture et mérite bien davantage qu'une recension qui se limiterait à l'objet de celui-ci, la biographie d'un homme dont l'Histoire a retenu le moment de basculement : Horace Van Offel fait partie des intellectuels qui, pendant l'Occupation optèrent pour une collaboration active dont le point culminant fut, pour lui, le poste de rédacteur en chef du *Soir volé*.

Plusieurs éléments font de ce « récit », dont le sous-titre est *Histoire d'une trahison*, un livre à la fois inclassable et indispensable. Il est inclassable en ceci qu'il est à la fois un récit – à l'écriture éminemment littéraire-, un essai et une biographie familiale. Ce n'est pas sans raison qu'il est publié dans la maison, *Les impressions nouvelles*, dirigée par un écrivain, **Benoît Peeters**, dont les biographies sont, dès leurs publications, devenues de ouvrages de référence. On se souvient de celles de Paul Valéry, de Derrida ou encore, la plus proche de l'objet de cet article, celle de « Hergé, Fils de Tintin » .

L'éditeur connaît bien l'œuvre de celui qui signe cette *Histoire d'une trahison*, le cinéaste et essayiste Olivier Smolders qui n'est autre qu'un des petits-fils maternels de Horace Van Offel. Un des intérêts et une des originalités de son approche est de s'être appuyé , au-delà de la recherche documentaire et l'exploration des sources, sur les souvenirs que lui ont confié sa mère, une tante et un oncle ayant connu celui dont il reconstitue au fil des pages ce qui a pu – sait-on jamais le vrai déclencheur des mauvais choix ? – conduire à ce point de basculement. Ce passionnant récit biographique traversera 7 décennies, racontera – nous fera découvrir – un romancier forçat de l'écriture, vivant dans une misère matérielle dont il ne sortait qu'à force manuscrits de romans dont les revenus suffisaient à peine à nourrir une famille nombreuse (8 enfants), trouve l'inspiration de son premier roman, *Une armée de pauvres*, dans son engagement volontaire (nous sommes en 1891, Horace Van Offel a 15 ans !) dans les troupes de Léopold II.

Lié par contrat avec Albin Michel, l'écrivain se lance dans ces travaux forcés que constitue l'écriture de dizaines de romans, tous sombrés dans l'oubli aujourd'hui. La bibliographie donne le vertige lorsque l'on découvre dans quelles conditions elle fut composée. Le biographe relit les livres de son aïeul, en propose pour certains une analyse de ce qui pourrait annoncer le choix célinien de sa « conversion » au national-socialisme, née sans doute lors d'un voyage en Allemagne en 1934. d'entrer en collaboration. Smolders avance une hypothèse : « la séduction d'ordre esthétique, associée à l'idée d'harmonie et de discipline, est en effet une donnée essentielle pour comprendre la fascination qu'aura exercée le nazisme sur une partie des intellectuels de cette époque. » Van Offel n'écrira-t-il pas : « (...) je n'ai pas grande qualité pour apprécier ou critiquer les doctrines nationales-socialistes. Je vois plutôt les choses en artiste, selon mon humeur du moment. »

En retraçant les différents épisodes de la vie de son grand-père maternel, Olivier Smolders nous plonge dans ces décennies qui ont conduit celui-ci aux pires décisions. Ce portrait d'un homme finalement désespéré nous donne dans son reflet celui d'une époque de l'histoire. L'auteur dédie le livre à sa mère, la fille de celui dont l'Histoire a retenu qu'il fut pendant la deuxième guerre mondiale et l'Occupation, le rédacteur en chef du *Soir volé*. Olivier Smolders ne « <se sent> en aucune façon redevable des trahisons, des héroïsmes, des vertus ou des vices de <ses> ancêtres. ». Le petit-fils raconte au fil des pages la vie d'un homme « idéaliste et rêveur, lunatique et sincère, <qui> aura mené une existence pleine d'inconséquences dont, in fine, ses enfants firent les frais. ».

Bientôt devrait sortir sur les écrans de cinéma le film *Le faux soir* du réalisateur Michaël R. Roskam, évoquant l'un des actes de résistance les plus audacieux de la Seconde Guerre mondiale en Belgique (la publication d'une fausse édition satirique du journal Le Soir, se moquant de l'occupant allemand). Bientôt, les élections présidentielles en France risquent d'ouvrir la porte à l'extrême droite. Chine, Russie USA sont devenues des autocraties... Le livre d'Olivier Smolders vient singulièrement à point pour relire, à travers un récit édifiant et sans complaisance, comment on peut « en arriver là ».

Inculpé, en janvier 1945, de collaboration avec l'ennemi, Horace Van Offel ne fut jamais jugé : son décès en Allemagne, en octobre 1944, éteignit l'action publique. A la lecture de ce livre on ne peut manquer de s'interroger : ne constituerait-il pas, symboliquement les actes de ce procès qui n'eut pas lieu ? Laissant face à la complexité de l'homme et de l'époque, la question qui clôt le livre : *Sait-on jamais vraiment qui nous sommes ?* Un récit , comme un miroir brisé dont les éclats posés au bord du chemin sont à lire absolument en ces périodes troubles où règne la tentation des extrêmes...

Edmond Morrel / Jean Jauniaux, juillet 2026.